

Pour comprendre ce qui se passe ce matin de mars 1821 dans un monastère perché à 961 mètres d'altitude sur le mont Chelmos, dans l'Achaïe péloponnésienne, il faut remonter à sept ans plus tôt, sur les rives de la mer Noire. Le 14 septembre 1814 à Odessa, trois Grecs de la diaspora — Nikólaos Skoufás, Athanásios Tsakálof et Emmanouíl Xánthos — fondèrent une société secrète dont l'unique ambition était l'indépendance de la Grèce : la *Filikí Etería*, ou « *Société des Amis* ». L'organisation s'inspira directement des structures de la franc-maçonnerie et des *Carbonari* italiens, avec ses codes, ses grades d'initiation et ses serments solennels.

Les débuts furent laborieux : en 1816, seuls 20 nouveaux membres avaient été recrutés, et en 1817, le chiffre plafonnait encore à quarante-deux. La structure manquait de moyens et de crédibilité. Le diplomate Ioánnis Kapodístrias, conseiller du tsar, refusa d'en prendre la tête et qualifia ses membres de personnes peu recommandables. Pourtant, la société décolla à partir de 1818, irrigant progressivement toutes les communautés grecques des Balkans et de la diaspora. Parmi ses membres figuraient des commerçants, des membres du clergé, des consuls russes, ainsi que des notables phanariotes de Constantinople et des chefs rebelles comme Theodoros Kolokotronis, Odysseas Androutsos, ou encore le métropolite Germanos de Patras.

En avril 1820, le général grec au service de l'armée impériale russe, Alexandre Ypsilántis, prit la direction opérationnelle de l'organisation. Il planifiait un double foyer d'insurrection : d'abord les principautés de Moldavie et Valachie au nord du Danube, puis une remontée vers le Péloponnèse. En janvier 1821, Ali Pacha de Ioannina, qui tentait un retour en grâce auprès du sultan, dénonça l'Hétairie dans des lettres envoyées à Constantinople. Cette trahison contraignit la société à précipiter l'insurrection, mais les troupes ottomanes restèrent concentrées autour de Ioannina, laissant le Péloponnèse relativement découvert.

Le printemps 1821 s'annonce sous des auspices exceptionnellement favorables pour les insurgés. Ali Pacha venait de se révolter contre le sultan, qui avait dû mobiliser l'essentiel de ses forces autour de Ioannina. Le sultan avait envoyé Khursit Pacha, gouverneur du Péloponnèse, contre le rebelle, vidant ainsi la péninsule de ses garnisons habituelles. Cette diversion stratégique involontaire offrait aux conjurés une fenêtre d'opportunité rare.

Parallèlement, les idées issues de la Révolution française avaient depuis des décennies travaillé en profondeur les milieux lettrés grecs. À la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, des Grecs libéraux, sensibles aux idéaux révolutionnaires, avaient commencé à formuler des projets d'émancipation nationale. Deux générations de penseurs — les « *Lumières grecques* » — avaient nourri une conscience nationale que l'oppression ottomane avait paradoxalement consolidée plutôt qu'éteinte.

Le monastère : un lieu de résistance

L'Aghia Lavra — « *Sainte Laure* » en grec — n'est pas un site choisi au hasard. Fondé en 961 après J.-C. sur le mont Chelmos, ce monastère orthodoxe est l'un des plus anciens du Péloponnèse. Il fut incendié par les Turcs en 1585, reconstruit en 1600, puis à nouveau détruit en 1715. La Laure est une forme monacale particulière : contrairement aux monastères communautaires, ses moines vivent et prient dans des cellules séparées, ce qui en fait un

espace à la fois d'isolement et de rencontre discrète. Ce sanctuaire qui avait plusieurs fois survécu à la destruction ottomane représentait, pour les combattants du Péloponnèse, bien plus qu'un simple lieu de culte : il incarnait la continuité d'une identité grecque et chrétienne que cinq siècles de domination n'avaient pas pu effacer.

La figure centrale de l'événement est celle de Germanos III, métropolite de Patras, né Geórgios Gozias. Né le 25 mars 1771 à Dimitsana, en Arcadie, son père était orfèvre. Il fit ses études dans sa ville natale, puis à Argos où il fut ordonné diacre, avant de partir compléter sa formation théologique à Smyrne en 1797. Nommé archevêque de Patras en 1806, il devint une figure politique autant que religieuse.

Il adhéra à la Filikí Etería, la plus importante des organisations de résistance grecque, co-crée à Odessa en 1814 et dont la devise était « *La Liberté ou la Mort* ». Son appartenance à la société secrète ne l'empêchait pas d'exercer une influence spirituelle considérable sur les populations du Péloponnèse. Lors de l'assemblée secrète de Vostitsa, tenue du 26 au 30 janvier 1821, Germanos exprima pourtant des réserves sur l'immédiateté du déclenchement de l'insurrection, entrant en conflit ouvert avec le révolutionnaire impétueux Papaflessas, qu'il qualifia de « *superficiel et scandaleux* ». Il souhaitait préalablement sonder les grandes puissances européennes sur leur disposition à soutenir la cause grecque.

Malgré ses hésitations initiales, la dynamique des événements l'emporta. Les premières escarmouches avaient déjà eu lieu dans le Péloponnèse dès janvier 1821. Le dimanche 13 mars 1821, Germanos bénit le nouvel étendard de la révolution lors d'une liturgie célébrée à l'Aghia Lavra, à Kalavryta. Cette cérémonie préfigurait la proclamation officielle qui allait suivre.

Le 25 mars : la date choisie, son sens symbolique

Le choix du 25 mars 1821 comme date de la proclamation officielle du soulèvement n'est pas fortuit. Les historiens estiment que Germanos rencontra les chefs militaires du Péloponnèse au monastère dès le 13 mars. Mais le 25 mars fut retenu pour faire coïncider la déclaration de guerre avec la fête de l'Annonciation de la Vierge Marie. Ce rapprochement symbolique — la naissance du Christ annoncée par l'ange Gabriel, et la renaissance de la nation grecque — n'était pas anodin dans une société profondément imprégnée de l'orthodoxie chrétienne. La guerre d'indépendance prenait ainsi dès son origine un caractère à la fois national et sacré.

Il convient cependant de noter que certains historiens, s'appuyant sur des sources contemporaines, situent la cérémonie principale non pas au 25 mars mais au 8 mars selon le calendrier julien alors en usage (soit le 20 mars dans le calendrier grégorien), au monastère d'Aghia Lavra, où l'archevêque aurait prononcé son allocution et béni les jeunes gens prêtant serment, avant de marcher sur Patras. La date du 25 mars, qui correspond à la fête de l'Annonciation, fut institutionnalisée a posteriori comme date officielle de la fête nationale grecque, cristallisant dans une seule journée l'ensemble du processus insurrectionnel.

« *La liberté ou la mort* »

Ce jour-là, l'évêque Germanos de Patras célébra une doxologie — office solennel d'action de

grâces — et fit prêter serment aux combattants péloponnésiens réunis. Le drapeau révolutionnaire fut hissé par le métropolite sous le platane se trouvant juste devant le portail du monastère.

Selon la tradition officielle, Germanos fit d'abord miraculeusement fuir une soixantaine de cavaliers ottomans venus l'arrêter, grâce aux quelque 1 500 paysans grecs présents qui lancèrent le cri de guerre des Maccabées : « *La victoire de Dieu* ». Puis, devant une assemblée qui s'était progressivement gonflée jusqu'à atteindre environ 5 000 personnes, il célébra un *Te Deum* avant de prêcher l'insurrection. Il déclara que les Grecs devraient conduire ce combat seuls, sans attendre le secours des grandes puissances, et annonça les événements en cours dans les principautés danubiennes.

C'est également à Aghia Lavra que retentit pour la première fois le cri « *Eleftheria i Thanatos* » — « *La liberté ou la mort* » — devenu la devise de la révolution et la formule constitutive de l'identité nationale grecque moderne.

Le texte complet de l'exhortation patriotique de Germanos aux insurgés fut reproduit dans le journal français *Le Constitutionnel* en date du 6 juin 1821, témoignant de l'écho européen immédiat qu'eut cet acte. L'appel du prélat mêle rhétorique évangélique et argumentation politique : il absout les combattants du jeûne de carême, les déclare soldats de la croix, et leur promet la bénédiction divine pour une cause qu'il présente comme doublement juste — religieuse et nationale.

La portée immédiate de l'événement

Le 25 mars, après la cérémonie d'Aghia Lavra, Germanos hissa le drapeau de la guerre d'indépendance grecque sur la place Saint-Georges à Patras. La ville portuaire devint ainsi le premier terrain de l'insurrection ouverte dans le Péloponnèse. Le même jour, à l'autre extrémité de la péninsule, un manifeste était publié par le sénat de Kalamata, sous la direction de Petros Mavromichalis, alors reconnu bey de la région semi-autonome du Magne, dont les habitants — les Maïnotes — se réclamaient d'une ascendance spartiate. Deux proclamations simultanées, deux registres complémentaires : la légitimité religieuse d'un côté, la légitimité politique et militaire de l'autre.

Il convient de replacer ces événements dans une chronologie plus large. Le prince Ypsilantis, général au service de la Russie, avait franchi le Prut et pénétré en Moldavie le 23 février 1821, espérant déclencher une intervention russe. Sa proclamation aux Moldaves est souvent considérée comme le premier acte formel de la guerre d'indépendance. Ce front danubien fut finalement écrasé, mais il avait accompli sa mission dilatoire en maintenant l'attention et les forces ottomanes loin du Péloponnèse pendant les premières semaines décisives.

L'aboutissement : neuf ans de guerre pour un État

Le serment d'Aghia Lavra ne fut pas la fin d'un processus mais son déclencheur. Un congrès des députés grecs réuni à Épidaure proclama l'indépendance unilatérale de la Grèce dès le 12 janvier 1822. Mais les insurgés s'affaiblirent rapidement du fait des rivalités internes, et les Turcs reprirent l'offensive dès le mois suivant, massacrant la population de l'île de Chios, ce qui

suscita l'indignation de l'opinion occidentale. Les philhellènes européens — dont Lord Byron, mort à Missolonghi en 1824 — vinrent combattre aux côtés des Grecs, contribuant à transformer un soulèvement balkanique en cause européenne.

Ce fut finalement une bataille navale dans le golfe de Navarin en 1827, où la flotte occidentale anéantit la flotte turco-égyptienne, qui contraignit le sultan Mahmoud II à signer le traité d'Andrinople le 14 septembre 1829, reconnaissant une large autonomie à la Grèce. Le protocole de Londres du 3 février 1830 confirma l'indépendance d'une partie de la Grèce historique, limitée au Péloponnèse, à la région d'Athènes et aux îles Cyclades.

Ce premier État grec moderne ne représentait qu'une fraction du monde hellénophone. Mais l'essentiel était accompli : quatre siècles d'occupation ottomane prenaient fin, portant à terme la promesse faite dans la montagne de Kalavryta, un matin de mars 1821, sous un platane que l'on montre encore aux visiteurs.